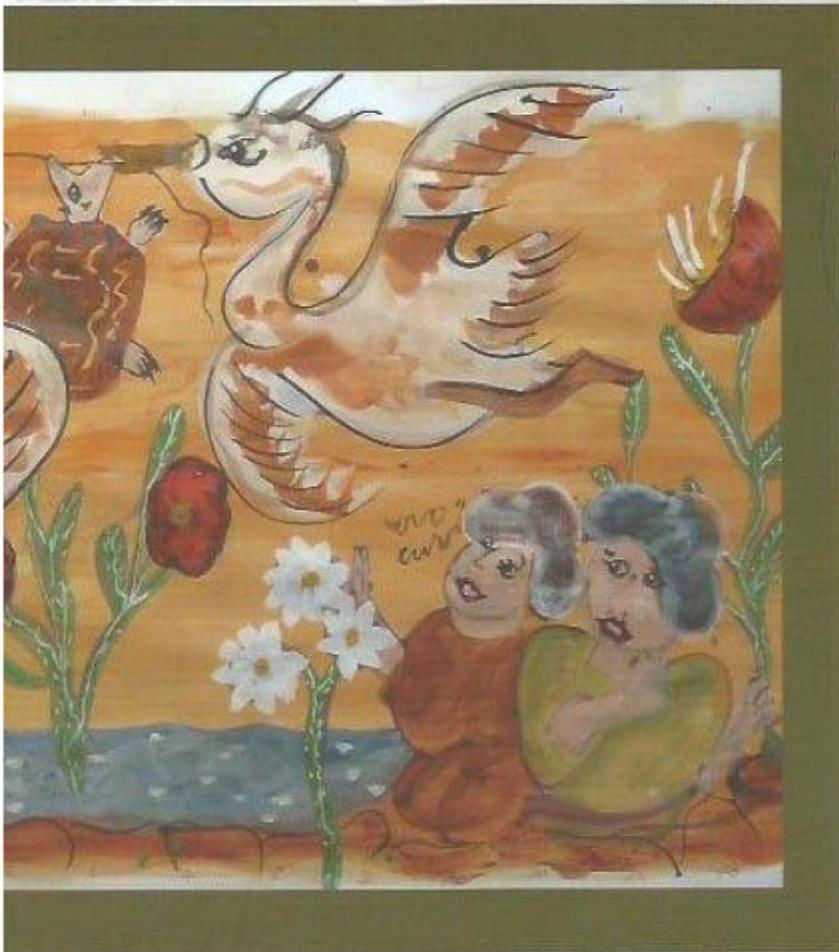




Les Cahiers Sagesse Flandres

# N°14 DOSSIER RENÉ GUÉNON II

L'HOMME MODERNE EST RÉELLEMENT INAPTE...

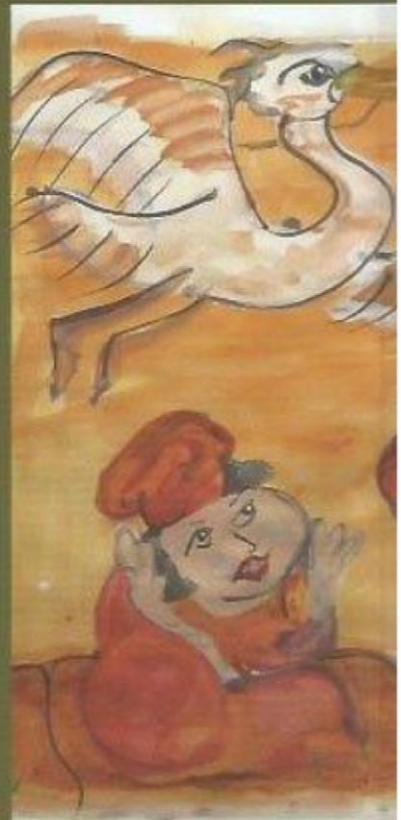


Grande Loge Provinciale des Flandres





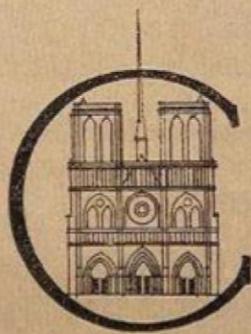
Avant-propos  
Guénon maçon ?  
Table ronde autour de Ferdinand Ossendowski  
La métaphysique orientale  
Réticences chrétiennes  
L'ésotérisme de Dante  
Aperçus sur l'initiation  
Ésotérisme ou mystère chrétien ?  
Les dualités cosmiques : un inédit de René Guénon  
Le Christ prêtre et roi



Grande Loge Nationale Française

RENÉ GUÉNON

LA  
MÉTAPHYSIQUE  
ORIENTALE



PARIS  
LES ÉDITIONS TRADITIONNELLES  
11, QUAI SAINT-MICHEL

1939

## La Métaphysique orientale

La vérité étant une, la métaphysique n'est ni orientale ni occidentale ; ce sont les formes extérieures dont elle se revêt pour exprimer ce qui peut l'être qui reçoivent le qualificatif d'oriental ou d'occidental.

Toutes les civilisations possédant une base traditionnelle présentent des équivalences métaphysiques : l'Inde, la Chine avec le Taoïsme, certaines écoles ésotériques de l'Islam, et même l'ésotérisme médiéval en Occident. Seules les formes changent d'une civilisation à une autre.

René Guénon rappelle que le mot « métaphysique » signifie littéralement « au-delà de la physique », celle-ci étant la « science de la nature ». Il ne s'agit donc pas ici de connaissance purement humaine et rationnelle, qui est du ressort de la science ou de la philosophie, savoirs profanes et extérieurs. La métaphysique est au-delà et au-dessus de la nature, mais elle ne se laisse enfermer dans aucune définition, aucune limite, aucune formule ni aucun système puisqu'elle porte sur la connaissance des principes universels.

Guénon considère qu'il faut dépasser la notion de métaphysique d'Aristote. Celui-ci l'envisageait comme la connaissance de l'être en tant qu'être, et l'identifiait à l'ontologie. Or, pour la pensée orientale, il faut aller au-delà de l'être, réserver la part de l'inexprimable. On peut suggérer beaucoup plus qu'on n'exprime ; c'est là le rôle des formes extérieures que sont les mots, les symboles, les rites, qui ne constituent qu'un support et un point d'appui pour s'élever à des possibilités de conception qui les dépassent incomparablement.

Les conceptions métaphysiques ne sont pas assimilables aux conceptions scientifiques ou philosophiques : il ne s'agit pas d'opérer des « abstractions » mais de prendre une connaissance directe de la vérité telle qu'elle est. Si la science est la connaissance rationnelle et discursive, indirecte et connaissance par reflet, la métaphysique est la connaissance supra-rationnelle, intuitive et immédiate.

Le domaine de l'intuition intellectuelle (et non sensible) est celui des principes éternels et immuables, universels ; ce qui est au-delà de la raison humaine est véritablement « non humain ».

L'individu ne représente qu'une manifestation transitoire et contingente de l'être véritable, lequel est, en soi, absolument indépendant de toutes ses manifestations, comme le soleil est indépendant des multiples images dans lesquelles il se réfléchit.

René Guénon établit la distinction fondamentale du « Soi » et du « moi », de la personnalité et de l'individualité.

A nouveau, comme les images sont reliées par les rayons lumineux à la source solaire sans laquelle elles n'auraient ni existence ni réalité, de même l'individualité est reliée à la personnalité, au centre principal de l'être par l'intellect transcendant.

Dans toute doctrine métaphysique, il convient de commencer par la théorie, préparatoire à la véritable connaissance, laquelle est d'abord virtuelle puis doit se réaliser effectivement. Ce qui diffère encore d'avec la métaphysique d'Aristote qui se contente de l'étude de la théorie sans exiger la réalisation correspondante.

Encore qu'Aristote a pu dire qu'un être est tout ce qu'il connaît, cette identification par la connaissance étant précisément le principe même de la réalisation métaphysique. On ne peut donc se contenter d'une connaissance seulement théorique, d'un « jeu de l'esprit », de simples spéculations.

Les moyens de cette réalisation doivent être à la portée de l'homme, qui prendra peu à peu possession des états supérieurs par des formes telles que : mots, signes symboliques, rites, sacrements ou procédés préparatoires. Soit des supports ou des moyens accidentels mettant l'être dans les dispositions voulues pour y parvenir plus aisément par la prise de conscience de ce qui est, d'une façon permanente et immuable, en dehors de toute succession temporelle puisque les états de l'être sont en parfaite simultanéité dans l'éternel présent.

Guénon parle du moyen indispensable pour ce faire : la concentration. Les pratiques orientales parlent plutôt de méditation ; on peut aussi y voir un rapprochement avec les exercices spirituels des occidentaux : « ne va pas dehors, rentre en toi-même, en l'homme intérieur habite la vérité » nous conseille Saint Augustin. Combattre la dispersion et le changement incessant pour harmoniser entre eux les divers éléments de l'individualité humaine, afin de la préparer à communiquer avec les états supérieurs de l'être.

Les moyens sont multiples et appropriés pour chaque individu en fonction de sa nature spéciale ; à un certain stade, toute multiplicité aura disparu puisque toutes les voies utilisées tendent vers un même but suprême.

La première étape s'opère dans le domaine humain et consiste dans une extension indéfinie de l'individualité. Elle met en œuvre les moyens empruntés à l'ordre sensible pour les dépasser ensuite. On parle de la restauration de l'« état primordial », celui de l'homme véritable, échappant notamment à la condition temporelle pour atteindre à la simultanéité, au « sens de l'« éternité », au « non-temps ». L'état primordial est celui qui était normal aux origines de l'humanité, avant la déchéance résultant de la matérialisation progressive.

La seconde phase se rapporte aux états supra-individuels, mais encore conditionnés. Le monde de l'homme est définitivement dépassé : il est sorti du « courant des formes ».

Le but suprême de la réalisation métaphysique est l'état absolument inconditionné, affranchi de toute limitation. Comme il est inexprimable, on ne peut le traduire que par des termes de forme négative : négation des limites déterminant et définissant toute existence dans sa relativité.

Les hindous l'appellent la « Délivrance », l'« Union » au Principe suprême. Ce qui subsiste est tout ce qui a une réalité positive puisque c'est là que tout a son principe : l'être « délivré » limitatives, dont la réalité est toute négative puisqu'elles ne représentent qu'une « privation ».

Il ne s'agit pas d'anéantissement mais d'absolue plénitude, de réalité suprême hors de toute illusion.

René Guénon ajoute que tout résultat, même partiel, obtenu au cours de la réalisation métaphysique, l'est définitivement ; on peut parler d' « acquis permanent », hors du temps.

La simple connaissance théorique porte déjà son fruit en elle, au contraire de l'action qui n'est qu'une modification momentanée de l'être et toujours séparée de ses effets. Seule la connaissance dissipe l'ignorance, comme la lumière dissipe les ténèbres : le « Soi », immuable et éternel principe de tous les états manifestés et non manifestés, apparaît dans sa suprême réalité.



Bien entendu, tout ce qui précède est sans rapport avec les phénomènes, lesquels sont d'ordre physique. On rappelle que la métaphysique se situe au-delà des phénomènes. Les états dont il s'agit n'ont rien de « psychologique » non plus. En effet, la psychologie n'a de prise que sur des états humains, dans une zone limitée des possibilités de l'individu qui n'est qu'un être incomplet et une apparence fugitive.

Guénon revient à la charge : le domaine métaphysique est entièrement en dehors du monde phénoménal. C'est précisément l'erreur de l'homme « moderne » de ne s'intéresser qu'aux phénomènes, au développement des sciences expérimentales, démontrant ainsi son inaptitude métaphysique.

L'homme occidental a une conception erronée du Yoga, qu'il voit comme une source de pouvoirs latents de l'être humain. Le mot « Yoga » se traduit par « Union » : suprême réalisation métaphysique. On l'applique pourtant aux stades préparatoires à l'« Union » ou à des moyens préliminaires et à l'être parvenu à ces stades.

En tout cas, il ne s'agit pas de simples exercices respiratoires, moyens contingents utilisés en vue de la réalisation métaphysique.

René Guénon pose la question : quelle est l'origine de ces doctrines métaphysiques traditionnelles ?

Il n'y a pas d'origine humaine déterminée dans le temps. La tradition est d'origine « non humaine », tout comme la métaphysique, non située dans l'histoire de l'humanité. La métaphysique véritable est éternelle, seules changent les formes extérieures et contingentes. La connaissance métaphysique et la réalisation qu'elle implique sont donc possibles toujours et partout, mais pas nécessairement dans n'importe quel milieu : le monde occidental moderne ne favorise pas son éclosion actuellement, au contraire des civilisations traditionnelles.

Guénon en arrive à sa conclusion : l'Orient a su conserver la tradition, alors qu'elle est oubliée et perdue en Occident.

La connaissance métaphysique a été préservée d'un côté, perdue et ignorée de l'autre.

Qui pourrait prétendre à la supériorité matérielle pour compenser l'infériorité intellectuelle ?

Le monde occidental doit se ressaisir rapidement et envisager sérieusement le « retour aux origines », car, de ses propres tendances actuelles viennent les principaux dangers qui le menacent.



# Réticences chrétiennes

*Entretien avec le Cardinal Daniélou*

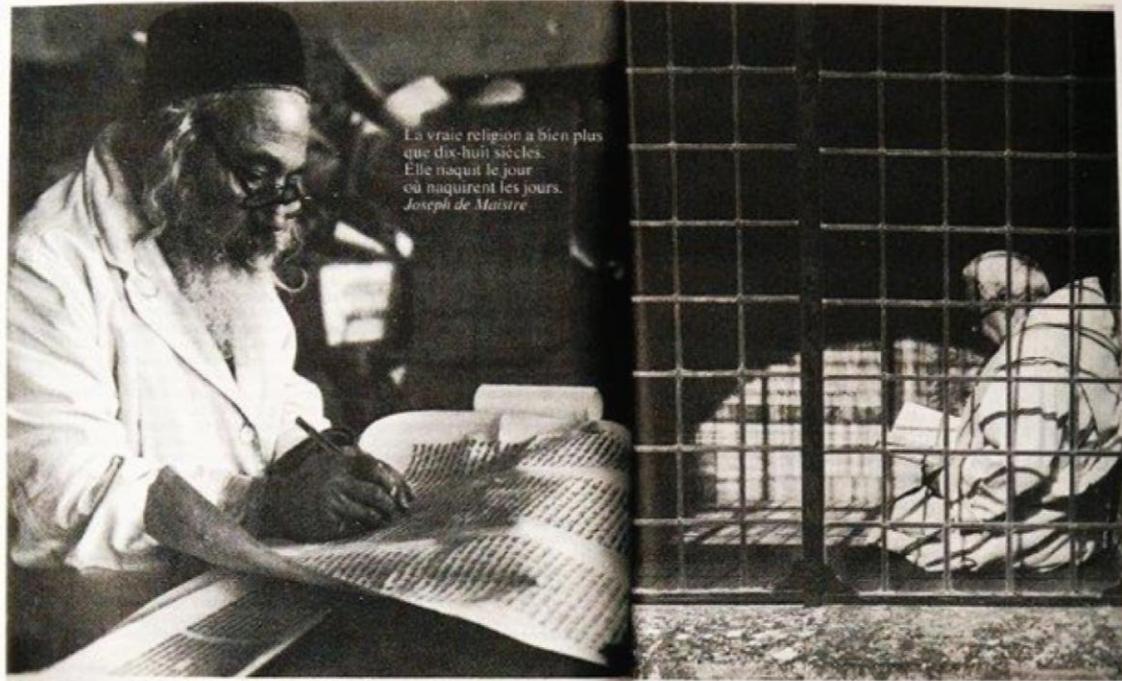
*Pour René Guénon, le christianisme n'est qu'un maillon de la Tradition. Il ne lui reconnaît pas cette vertu d'absolue nouveauté sur laquelle vous insistez tant, et le mystère même de la rédemption par le Christ n'est pas pour lui une réalité originale et sans pareille ; dès lors, comment interprétez-vous cette phrase de Guénon extraite du Roi du Monde : « L'hommage ainsi rendu au Christ naissant dans les trois mondes qui sont leur domaine respectif, par les représentants authentiques de la Tradition Primordiale, est en même temps, qu'on le remarque bien, le gage de la parfaite orthodoxie du christianisme à l'égard de celle-ci » ?*

Je pense qu'il y a quelque chose de positif dans l'œuvre de René Guénon, qui est d'avoir perçu qu'il y a une dimension métaphysique de l'homme qui échappe à une évolution qui relève essentiellement de l'ordre du progrès des techniques, et que de ce point de vue on trouve dans l'ensemble de l'humanité, dans les différentes religions, des expressions diverses et plus ou moins imparfaites de cette dimension métaphysique. Je ne serai déjà plus complètement d'accord sur ce point, pour dire que cette expression métaphysique relève d'une prétendue Tradition Primordiale, parce que je pense d'abord que de ceci, nous n'avons aucunement les preuves. De fait, nous voyons surgir à des moments divers de l'histoire et dans des civilisations diverses, des expressions plus ou moins géniales de cette expérience et de cette vision métaphysique. Mais dire, par exemple, que ce qu'il y a de profondément valable en ce sens chez Platon ou dans le néo-platonisme est simplement l'héritage d'une tradition antérieure et n'est pas l'expression de la qualité même de l'esprit et de l'intelligence d'un Platon ou d'un Aristote ne me paraît pas quelque chose qui soit évident. Mais il reste que cette idée d'une dimension métaphysique au-delà de la dimension scientifique, et qui présente un caractère de permanence est un aspect très positif de l'œuvre de Guénon en face, aujourd'hui, de certaines formes de modernisme, de progressisme qui s'imaginent qu'il y a dans l'ordre de la métaphysique elle-même un progrès, alors qu'en fait il semble bien au contraire que nous sommes là en présence de réalités permanentes.

*Vous n'admettez donc pas ce fondement de l'œuvre guénonienne. A savoir que la Révélation est contenue dans la « Tradition Primordiale », qui se situe « AVANT » le christianisme, et que tout ce qui vient ensuite est plus ou moins dégradé. Où Guénon voit une dégradation, vous voyez, par le fait même de la rédemption par le Christ, une amélioration, un progrès définitif.*

Je pense que Guénon s'est totalement trompé quand il voit dans le christianisme une des expressions de la Tradition Primordiale ou, disons d'une manière plus générale, un des processus d'exception de la dimension métaphysique. Il me semble donc qu'à ce niveau-là, il a totalement méconnu ce qui constitue la nature propre du christianisme, car celui-ci ne relève pas d'une certaine saisie métaphysique des dimensions permanentes de l'homme. Il relève de l'intervention même de Dieu dans l'histoire humaine. C'est-à-dire quelque chose qui présente d'une manière absolument nécessaire un caractère d'historicité, au sens où il s'agit

de quelque chose qui est inscrit dans l'histoire et dans le temps, et qui, par la même occasion, présente un caractère de contingence marquant un progrès par rapport à ce qui a précédé.



*Pourquoi y a-t-il cet impérieux besoin d'historicité dans le christianisme, alors que, selon René Guénon, les grandes traditions échappent quelque peu à l'environnement historique ?*

Il y a chez Guénon une sorte d'allergie à tout ce qui est historique ; ce qui lui fait méconnaître tout à fait que ce qui est historique n'est pas nécessairement l'expression d'une sorte de dégradation de l'éternel, mais que l'histoire peut être le lieu de la réalisation d'un dessein divin qui se déploie progressivement. On peut dire que c'est ce qui constitue l'essence même des religions bibliques, du judaïsme d'abord et du christianisme sous ses différentes formes ensuite. C'est précisément en cela que la dimension prophétique s'oppose à la dimension métaphysique. La métaphysique est ce qui saisit les aspects permanents de la nature humaine, la prophétie est ce qui saisit cet accomplissement. En ce sens, il y a chez Guénon confusion entre deux aspects de ce que l'on appelle « historicité ». Je veux dire qu'en un premier sens « l'historicité » peut signifier ce qui constitue une certaine relativité par rapport à des situations successives des structures de la pensée, et de ce point de vue Guénon a tout à fait raison de se méfier d'un certain historicisme qui relativise toutes choses, et qui majore l'influence des conditionnements sociologiques. A cet égard, le christianisme a toujours défendu une certaine permanence de la vérité comme il a toujours refusé le relativisme dans l'ordre de la pensée. Et il y a chez Guénon, à ce niveau-là, une sorte de confiance dans l'aptitude de l'intelligence humaine à atteindre la vérité qui est quelque chose de tout à fait valable. Mais l'historicité dont nous parlons ici, l'historicité dont il est question dans la Bible, ne relève pas du tout de ce côté perpétuellement changeant des présentations humaines, mais relève de l'irruption de Dieu dans l'histoire. C'est-à-dire de ce qui constitue cette histoire comme histoire sainte, comme l'histoire des « *magnalia Dei* », des grandes actions de Dieu dans l'histoire, de l'Ancien Testament jusqu'à l'Eglise d'aujourd'hui. Dans ce sens, l'histoire ne peut être comprise que comme histoire des desseins de Dieu.

*Pourquoi le christianisme serait-il supérieur aux autres religions, pourquoi serait-il supérieur à l'hindouisme ou à l'Islam ?*

Je dirai pour en terminer avec ce point qu'il est dommage qu'il n'ait pas perçu qu'il y avait dans la tradition judéo-chrétienne la manifestation d'une dimension propre à la réalité humaine dans sa relation avec Dieu. C'est ce qui fait que les religions bibliques, et le christianisme en particulier, ne sont pas, à aucun degré, une des formes de la Tradition Primordiale, mais sont le surgissement de quelque chose de nouveau qui introduit ainsi l'existence humaine dans une dimension nouvelle. C'est en ce sens que l'on peut dire que l'œuvre de Guénon est une œuvre qui nous donne de la réalité religieuse une vision malgré tout mutilée. Quant à la supériorité directe du christianisme, supériorité que Guénon ne lui reconnaît pas, elle lui vient de l'incarnation même du Verbe. Elle est unique et ne peut qu'être universelle, parce qu'elle est seule à apporter aux hommes la révélation de Dieu fait homme, non pas dans différentes manifestations, comme dans l'hindouisme, mais dans un homme particulier, Jésus-Christ qui devient Notre Sauveur. J'entends, le Sauveur de l'Humanité entière. Celle-ci devant être amenée dans sa totalité à la reconnaissance du fait unique et irréversible de Jésus-Christ, afin d'accéder à la parousie.

*Voyez-vous dans les Sacrements de l'Eglise l'équivalent de ce que Guénon entend par « Initiation » ? Voyez-vous la possibilité d'une initiation qui apporterait réellement une « nouvelle naissance », non symbolique comme le baptême, mais effective grâce à une révélation ésotérique reçue et assumée ?*

Ce qu'on entend par initiation, c'est la distinction, je dirai, entre une doctrine commune, ou « exotérique » et une doctrine secrète qui serait réservée à un certain nombre d'initiés et qui impliquerait par conséquent une élite qui serait seule en possession du vrai secret des choses. Or, il faut dire que ceci est très opposé à ce que représente la conception chrétienne pour qui la totalité des hommes est appelée au baptême, et pour qui ceci ne constitue aucunement l'expression d'une doctrine réservée et secrète. Le christianisme, le Christ l'a dit, doit être annoncé sur tous les toits : il n'est pas du tout réservé, au contraire, il est officiel et public. La révélation chrétienne est continuellement annoncée à la totalité des hommes. Il n'y a aucun rapport à ce point de vue entre le baptême et l'initiation ésotérique. Ce que l'on peut dire, c'est que l'on rencontre à l'intérieur même du christianisme certains degrés, non pas des degrés qui impliquent la révélation de choses différentes, car la totalité de ce qui est à savoir est annoncée dès le départ, mais des « gradations » qui représentent un certain progrès dans la pénétration des mystères de la Révélation. C'est ainsi, par exemple, que nous rencontrons dans les premiers siècles chrétiens, l'idée de certains degrés à l'intérieur du christianisme, entre les « Commencants », les « Progressants » et les « Parfaits » ; on trouve cette notion chez Origène et chez Clément d'Alexandrie. Et l'on peut dire que le fait de ces degrés que représentent tantôt le christianisme ordinaire, tantôt la vie monastique, signifie seulement les niveaux intérieurs de la vie chrétienne. Néanmoins c'est toujours le même christianisme qui demeure. On ne trouve nulle part ce postulat ésotérique qui veut que seuls les initiés apprendraient les vérités essentielles. Or, seule la résurrection du Christ est la vérité essentielle, et cette vérité est annoncée à tous les hommes. De ce point de vue, on ne peut assimiler le baptême à l'initiation, encore que, quelquefois mais simplement au niveau du vocabulaire, les premiers docteurs chrétiens employèrent la terminologie des mystères d'Eleusis. Mais ceci relève davantage d'un langage mystérique d'ordre littéraire que d'une intimité réelle entre le christianisme et les mystères anciens.

*René Guénon voit dans la symbolique chrétienne quantité d'éléments qui restent très proches de la symbolique traditionnelle. Il en fait, notamment, la remarque dans le Symbolisme de la Croix. Comment voyez-vous cette unité symbolique qui semble quand même lier le christianisme aux autres formes de religiosité ?*

Une remarque importante est à faire ici, en ce sens que les différentes traditions nous présentent bien les mêmes symboles, ou des symboles très voisins. D'où vient cette permanence ? Je le répète, la conception d'une transmission positive à partir d'une origine commune est peu acceptable. Il est plus satisfaisant de voir là, avec Mircéa Eliade, le fait que les symboles sont fondés sur la nature même des réalités visibles et de l'esprit humain, en sorte que celui-ci donne spontanément les mêmes significations aux mêmes objets. Il y a donc une symbolique universelle ; dans cette symbolique, René Guénon fait rentrer la symbolique chrétienne. Il rapproche la symbolique de la croix dans l'Inde et dans le christianisme. Il observe que le nombre des douze apôtres atteste une importance donnée au nombre douze qui apparaît d'autre part dans la doctrine des signes du zodiaque. Il y a donc des analogies certaines. Elles amènent Guénon à voir dans le christianisme une des formes de la Tradition Primordiale et à s'intéresser dans le christianisme à ce qui lui est commun avec les autres traditions. Nous ne pouvons évidemment pas le suivre. Le christianisme reconnaît parfaitement l'existence d'une symbolique naturelle, qui se rattache à la religion cosmique, c'est-à-dire à cette révélation de Dieu à travers le monde visible qui est accessible à tous les hommes. Toutefois, si la croix a une telle importance pour lui, ce n'est pas d'abord à cause de sa valeur symbolique, c'est parce que c'est sur un gibet composé de deux morceaux de bois que le Christ a été mis à mort. C'est cette donnée historique qui est première. Comme le gibet avait vaguement la forme d'une croix, la liturgie l'a chargé, ultérieurement, de tout le symbolisme naturel de la croix, comme signifiant les quatre dimensions ou l'axe du monde. On a marqué par-là que la croix de Jésus-Christ avait la valeur de rédemption universelle. Mais ces symbolismes sont secondaires par rapport aux faits historiques.

*Que pensez-vous de la pensée hindoue si importante pour Guénon ?*

Nous sommes là en face d'une tradition de principes purement intellectuels. Ces principes sont, bien sûr, ceux de la philosophie de l'Inde, de Védānta auquel René Guénon a consacré son premier ouvrage. C'est là la vérité suprême. Déjà sur ce plan philosophique, ceci n'est pas sans éveiller d'inquiétude. Car la philosophie de l'Inde nous laisse incertains sur des données aussi essentielles que la transcendance absolue de Dieu, l'immortalité personnelle, la création. Mais plus encore ce qui, chez Guénon, apparaît, c'est que la vérité supérieure est d'ordre philosophique. Les religions, et en particulier les grands monothéismes méditerranéens, sont une sorte de compromis entre la pure vérité métaphysique et les besoins affectifs des hommes, à qui il est nécessaire d'avoir des mysticismes et des liturgies. C'est le renversement de la relation qui unit métaphysique et révélation qui est la faiblesse, l'erreur principale de l'œuvre de Guénon.

*René Guénon nous parle de décadence, d'une décadence inexorable qui s'inscrit dans l'ordre universel à travers l'impératif des cycles de l'histoire. Quelle est votre opinion ?*

Je pense que la vision de Guénon selon la doctrine indienne des « Kalpas », des cycles, qui considère qu'il y a une espèce de rythme comportant une décadence progressive, et ensuite des recommencements, procède bien d'une vision cyclique des choses et des êtres. Cette vision n'est absolument pas celle du christianisme qui voit dans la Fin la Rédemption, et qui refuse aussi le primat d'une révélation primordiale antérieure à partir de laquelle il n'y aurait

plus ensuite que décomposition. Par conséquent, si la perfection est aux origines, il est évident que tout ce qui vient et doit encore venir ne peut être que relégué parmi les successions de cet « Age Sombre », dont Guénon nous parle. Cette vision, beaucoup trop négative et pessimiste, ne peut s'inscrire dans une pensée chrétienne. Car, comme nous l'avons dit, dans la perspective d'une philosophie chrétienne de l'histoire, il y a, à la fois, bien entendu, des éléments de décadence et des forces de progrès. De ce fait, on ne peut considérer que le processus de l'histoire soit uniquement un processus de désagrégation par rapport à une tradition primitive.

*Peut-il y avoir, pour la théologie chrétienne, différentes « incarnations de Dieu », comme l'expriment bien les grandes traditions orientales, ou bien Jésus-Christ reste-t-il la seule et unique incarnation possible ?*

La position du Nouveau Testament, celle de Saint Paul, est extrêmement nette. Il souligne, en particulier dans l'Épître aux Hébreux, et d'une manière extraordinaire, le caractère unique – il emploie le mot grec APAX : une fois pour toutes – du salut qui a été donné dans la mesure où, précisément, il ne s'agit pas d'une espèce de rythme permanent dans lequel le divin se manifesterait, pour ensuite se résorber, mais bien d'une intervention décisive et définitive de Dieu. Là aussi est le grand fondement de l'historicité de Jésus-Christ, car c'est bien à partir d'une période inscrite dans le temps que l'Alliance entre Dieu et tous les hommes prend son essor. C'est dans ce sens que l'Ère chrétienne est une absolue nouveauté et le déroulement d'une succession historique donnée. C'est-à-dire qu'à partir du moment où, dans le Christ, Dieu a mené la nature humaine à un achèvement absolu, il ne peut rien y avoir au-delà de Jésus-Christ, puisqu'en Jésus-Christ Dieu est parfaitement glorifié et que l'homme est uni à Dieu d'une intimité telle qu'il ne peut y avoir d'intimité plus grande que celle qui est réalisée dans le Christ, par l'union du Verbe divin avec une nature humaine. Il est évident qu'à ce moment-là, il n'y a plus aucune justification à une nouvelle incarnation. Pour le chrétien, l'incarnation qui est accomplie en Jésus-Christ est vraiment la fin absolue de tout. C'est en quoi d'ailleurs le Nouveau Testament présente le Christ comme la Fin des temps.

*Ce thème même de la Fin des temps, inscrit dès lors comme dimension divine grâce à l'identification de la Fin et du Christ, nous fait dire que le christianisme est une religion qui personnifie la « fin du monde ».*

C'est très exactement le sens de la notion chrétienne d'eschatologie. Les fins dernières sont le passage, par la rédemption dans le Christ, de l'état matériel à l'état spirituel, et cela d'une façon purement individuelle : il n'y a pas de résorption dans le Grand Tout, comme le voudrait Guénon à la suite des Hindous. De ce fait, il ne peut y avoir de rythme de répétition ; il y a une fin, qui sera une fin historique des choses. Et cette fin, comme accomplissement, est définitivement atteinte en Jésus-Christ. Après Jésus-Christ, il n'y a pas quelque chose d'autre que Jésus-Christ qui soit atteint. Mais il y a le déploiement à tous les hommes de ce qui a été accompli en Jésus-Christ.

La venue du Christ pour la Fin des Temps ne peut être comprise comme une nouvelle incarnation. C'est l'achèvement de ce qui a été commencé, et c'est la même manifestation qui se réalisera dans une dimension historique donnée.



# L'ésotérisme de Dante

## 1. Sens apparent et sens caché

*« O voi che avete gl'intelleti sani,  
Mirate la dottrina che s'asconde  
Sotto il velame delli versi strani ! »*

« Ô vous qui avez un entendement sain,  
Admirez la doctrine qui se cache  
Dessous le voile de ces étranges vers ! »

Il y a donc dans l'œuvre de Dante un sens caché à rechercher par ceux qui en sont capables sous l'aspect extérieur de ses vers. Ainsi en va-t-il de toutes les écritures, y compris sacrées, qui se peuvent comprendre selon quatre sens : philosophique (ou philosophico-théologique), politique et social, littéral, et initiatique (ésotérique) ou métaphysique. Ce dernier unifie et coordonne les trois autres sens.

On a accusé Dante d'être hérétique, albigeois voire païen.

René Guénon, fidèle à sa doctrine, rappelle que l'ésotérisme est indépendant de la religion, même s'il lui arrive d'emprunter ses formes par l'expression du symbolisme : les anciens initiés participaient à tous les cultes extérieurs, suivant les coutumes établies dans les divers pays où ils vivaient.

Cette unité fondamentale de la métaphysique autorise Dante à se référer tantôt au christianisme, tantôt à l'antiquité gréco-romaine.

Au Moyen-Age, des organisations au caractère initiatique et non religieux prenaient leur base dans le catholicisme. Dans deux cas particuliers, l'Islam et l'Ordre du Temple, on a accusé leurs adeptes d'hérésie, sous des prétextes variés.

## 2. La Fede Santa

Dante semble avoir été l'un des chefs de ce Tiers-Ordre de filiation templière, dont les dignitaires portaient le nom de Kadosch, « saint » ou « consacré » en hébreu. Ce pourquoi Dante prend comme guide à la fin de son voyage céleste Saint Bernard, rédacteur de la règle de l'Ordre du Temple, pour accéder au suprême degré de la hiérarchie spirituelle.

Cette organisation de la Fede Santa présentait à l'époque des analogies avec la « Fraternité de la Rose+Croix ».

Les diverses régions symboliques décrites par Dante figurent autant d'états différents, les cieux consistant en hiérarchies spirituelles, soit des degrés d'initiation.

René Guénon voit dans l'œuvre de Dante une concordance à établir avec Swedenborg, la kabbale hébraïque et l'ésotérisme islamique.

Lorsqu'il parle de sciences ou de cieux, faut-il y voir les sept arts libéraux ? Ceux-ci correspondaient chez les cathares aux sept sphères planétaires, les sept premiers des neuf cieux de Dante.

Les noms des sept arts libéraux figurent sur les sept échelons du montant gauche de l'échelle du Kadosch, 30° degré de la Maçonnerie écossaise.

Guénon relève que les arts libéraux étaient enseignés publiquement à l'école, ce qui confirme qu'à chaque science profane se superpose une science dont l'objet est le même mais envisagé sous un sens plus profond et supérieur.

Comme l'a dit Platon, le sensible n'est qu'un reflet de l'intelligible. Phénomènes naturels et événements de l'histoire ont une valeur symbolique et expriment quelque chose des principes dont ils dépendent.

Toute science et tout art peuvent prendre une valeur ésotérique, inhérente à son essence même, et dont la tradition remonte à l'origine des sciences et des arts, ce qu'a oublié le point de vue moderne devenu profane.

De sa première canzone, Dante dit : « Ô hommes qui ne pouvez voir le sens de cette Canzone, ne la rejetez pourtant pas ; mais faites attention à sa beauté, qui est grande, soit pour la *construction*, ce qui concerne les *grammairiens* ; soit pour l'ordre du *discours*, ce qui concerne les *rhétoriciens* ; soit pour le *nombre de ses parties*, ce qui concerne les *musiciens* ». On perçoit dans ces mots un écho de la tradition pythagoricienne, de l'harmonie, de la concordance et de la hiérarchie des sciences avec celles des sphères célestes.

De Pythagore à Virgile, de Virgile à Dante, la chaîne de la tradition ne fut sans doute pas rompue en terre d'Italie.



### 3.Rapprochements maçonniques et hermétiques

L'Enfer représente le monde profane, le Purgatoire comprend les épreuves initiatiques, le Ciel est le séjour des Parfaits, chez qui se trouvent réunis et portés à leur zénith l'intelligence et l'amour.

Dans le chant VIII du Paradis, Dante décrit une ronde céleste commençant aux alti Serafini, les Principi celesti, et finissant aux derniers rangs du Ciel.

Or, certains dignitaires de la Maçonnerie écossaise s'intitulent « Princes de Mercy », leur chapitre est le Troisième Ciel. Ils ont pour symbole un Palladium, statue de la Vérité, revêtue comme Béatrice des trois couleurs verte, blanche et rouge. Leur Vénérable est Prince très excellent : il porte une flèche en main et sur la poitrine un cœur dans un triangle, personnification de l'Amour.

Le nombre mystérieux est 9, nombre des colonnes, des flambeaux à 9 branches et à 9 lumières. Il a 81 ans, âge auquel Béatrice « qu'il faut appeler Amour » meurt dans la 81<sup>e</sup> année du siècle.

Le grade de Prince de Mercy, ou Ecossais Trinitaire, 26° du Rite Ecossais, passe pour inextricable dans les grades allant du 19° au 30° degré du rite. Il offre l'emblème de la Trinité : les trois couleurs, la figure de la Vérité, l'indice du Grand Œuvre de la Nature, les métaux (souffre, mercure et sel), leur fusion et séparation (solve et coagula), soit l'alchimie dont Hermès fut le fondateur en Egypte.

Guénon écrit que les sciences constitutives du bonheur et de la liberté se succèdent et se classent avec cet ordre admirable qui prouve que le Créateur a fourni aux hommes tout ce qui peut calmer leurs maux et prolonger leur passage sur terre.

Le nombre trois, angles du Delta flamboyant de la Divinité, constitue les devoirs de l'homme et rappelle la Trinité et les vertus théologiques : Foi, Espérance, Charité.

Ce grade, à signification hermétique, annonce les Ordres de chevalerie, vestiges d'organisations autrefois indépendantes, qui eurent des échanges intellectuels avec l'Orient. Ces Ordres médiévaux possédaient leur propre initiation, qui les rendit aptes à entrer en relation avec les orientaux.

A l'époque de Dante, l'hermétisme existait certainement dans l'Ordre du Temple, ainsi que la connaissance de certaines doctrines d'origine arabe.

On relève les correspondances suivantes avec les sept cieux planétaires :

- Lune : les profanes
- Mercure : le Chevalier du Soleil (28° degré)
- Vénus : le Prince de Mercy (26° degré)
- Soleil : le Grand Architecte (12° degré) ou le Noachite (21° degré)
- Mars : le Grand Ecossais de Saint-André ou Patriarche des Croisades (29° degré, rouge avec croix blanche)
- Jupiter : le Chevalier de l'Aigle blanc et noir ou Kadosch (30° degré)
- Saturne : l'Echelle d'Or des Kadosch.

René Guénon remet en cause cette répartition : les profanes ne peuvent avoir leur place au premier Ciel alors qu'ils sont encore dans les ténèbres extérieures, dans l'Enfer dont on ne sort qu'après avoir traversé les épreuves initiatiques du Purgatoire.

La Lune est Janua Coeli, Janua Inferni, les deux visages de Janus, Diane et Hécate, soit les deux portes solsticiales.

Par contre, il y a identification des figures symboliques vues par Dante entre :

- La croix dans le ciel de Mars
- L'aigle dans celui de Jupiter
- L'échelle dans le ciel de Saturne.

Dante voit le huitième Ciel étoilé du Paradis comme celui des Rose+Croix, Parafits vêtus de blanc, Chevaliers de Heredom, professant la doctrine évangélique, allusion au costume des Templiers, à la milice sainte.

Guénon note que, tant dans la Divine Comédie que dans l'Enéide, il y a une allégorie métaphysico-ésotérique qui voile et expose les phases successives par lesquelles passe la conscience de l'initié pour atteindre l'immortalité.

#### **4. Dante et le Rosicrucianisme**

René Guénon s'inscrit en faux contre l'interprétation politique et anti papiste que fait Eliphas Lévi de la Divine Comédie dans son *Histoire de la Magie*.

Dante n'est ni un précurseur du protestantisme, de la Révolution, ni un kabbaliste. Tant *le Roman de la Rose* que la Divine Comédie sont les deux formes complémentaires d'une même œuvre : l'initiation à l'indépendance de l'esprit, la satire des institutions contemporaines et la formule allégorique des grands secrets de la Société des Rose+Croix, laquelle ne fut d'ailleurs jamais une « société » constituée selon les formes habituellement reconnues.

La destruction de l'Ordre du Temple coïncide avec plusieurs manifestations importantes de doctrines ésotériques au début du XIV<sup>e</sup> siècle : en 1734 apparaît la dénomination de Fraternitas Rosae+Crucis, la légende de Christian Rosenkreuz, fondateur supposé de la Rose+Croix, s'étant constituée ensuite au XVI<sup>e</sup> siècle. Sa doctrine est de la tradition hermétique comme celle de la Fede Santa, des Fidèles d'Amour, de la Massenie du Saint Graal (du Templier souabe Wolfram von Eschenbach, auteur de *Perceval*).

La Chevalerie, ou Massenie, du Graal tirerait son origine chez les Templiers, du midi de la France, sorte de Franc-Maçonnerie ascétique, reliée aux confréries de constructeurs qui renouvelèrent l'architecture du Moyen-Age.

#### **5. Voyages extra-terrestres dans différentes traditions**

Quelles sont les sources auxquelles il convient de rattacher la conception que Dante a eue de la descente aux Enfers ? On pense d'abord à Virgile.

Le premier guide de ses deux premiers voyages, auteur de l'Enéide, au savoir initiatique incontestable. Celui-ci eut des prédécesseurs chez les Grecs : le voyage d'Ulysse au pays des Cimmériens, la descente aux Enfers d'Orphée, les mystères de l'Antiquité dont ceux d'Eleusis.

ENFER. CHANT XII.

95

Io già pensando; e quei disse : Tu pensi  
forse in questa rovina, ch' è guardata  
da quell' ira bestial ch' io ora spensi.

Or vo' che sappi che l'altra fiata  
ch' io discesi quaggiù nel basso Inferno,  
questa roccia non era ancor cascata.

Ma certo poco pria, se ben discerno,  
che venisse Colui che la gran preda  
levò a Dite del cerchio superno,



*J'allais songeant; Et lui me dit : « Tu penses \* Peut-être à la ruine ainsi gardée  
\* Par l'ire brute qu'ores j'ai réprimée.*

*Or je veux que tu saches qu'autrefois \* Quand j'allai là-dessous au bas Enfer, \*  
Encor n'était cette roche croulée.*

*Mais peu avant, certes, si je discerne, \* Que Celui vint lequel sa grande proie  
\* Du premier cercle à Dité enleva,*

On pense au Rameau d'Or qu'Enée, conduit par la Sybille, va cueillir dans la forêt, l'acacia de la Maçonnerie moderne, la fête des Rameaux dans la liturgie chrétienne qu'ouvre la Semaine Sainte qui voit la mort du Christ, sa descente aux Enfers puis sa résurrection et son ascension glorieuse.

C'est précisément le lundi saint que commence le récit de Dante parti à la recherche du rameau mystérieux dans la forêt obscure où il s'égaré et où il rencontre Virgile. Son voyage à travers les mondes dure jusqu'au dimanche de Pâques, jour de la résurrection.

En Islam, Mohammed accomplit un voyage nocturne comprenant aussi la descente dans les régions infernales (isrâ) puis l'ascension dans les divers paradis ou sphères célestes (mirâj), repris dans le *Livre du Voyage nocturne* (Kitâb el-isrâ) et les *Révélations de la Mecque* (Futûhât el-Mekkiyah) d'Ibn Arabi, ouvrages antérieurs de près de 80 ans à l'œuvre de Dante.

Curieusement, les Enfers dantesque et mohammédien sont situés sous la ville de Jérusalem.

De même, pour sortir de l'Enfer et s'élever vers le Paradis, Dante se soumet à une triple ablution, à l'instar de celle qui purifie l'âme dans la légende musulmane.

L'apothéose finale des ascensions de Dante et de Mohammed est la même : tous deux décrivent Dieu comme un foyer de lumière intense, entouré de neuf cercles concentriques, formés par les files serrées d'esprits angéliques qui émettent des rayons lumineux, en cercles concentriques de plus en plus proches du foyer central divin.

René Guénon pense que Dante a pu s'inspirer aussi des écrits de Mohiyddin ibn Arabi, de qui procèdent les principaux Ordres initiatiques de l'Islam, lesquels furent en rapport avec les Ordres de chevalerie occidentaux au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais il faut peut-être encore remonter au livre mazdéen perse l'*Ardâ Virâf Nâme*, et même à l'Inde du Brâhmanisme et du Bouddhisme.

Guénon y voit l'unité de la doctrine contenue dans toutes les traditions authentiques qui expriment les mêmes vérités, sous des formes parfois différentes.

## **6. Les Trois Mondes**

Le plan général de la Divine Comédie est fondé sur les trois mondes, que l'on retrouve dans toutes les doctrines traditionnelles, selon des formes diverses.

En Inde, par exemple, il en existe deux présentations :

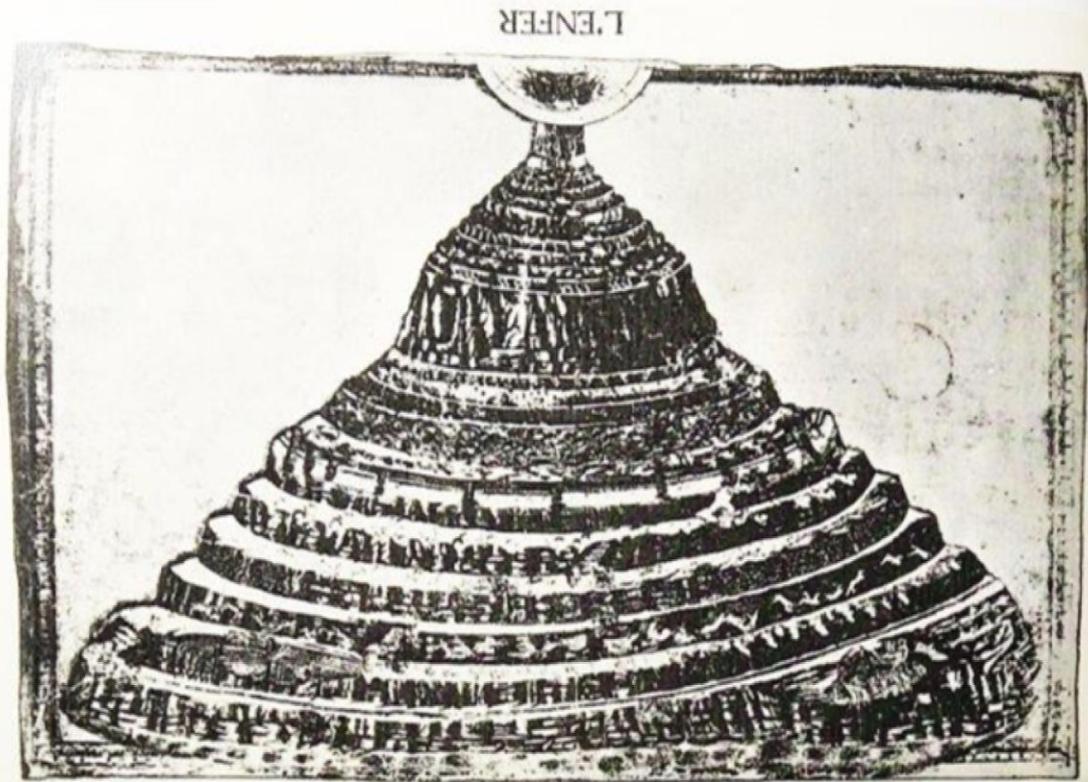
- Les Enfers, la terre et les Cieux
- La Terre, l'Atmosphère (région intermédiaire) et les Cieux.

Chez Dante, le Purgatoire correspond à la région intermédiaire, considérée comme simple prolongement du monde terrestre.

La deuxième présentation ci-dessus rappelée est équivalente à la distinction opérée par la doctrine catholique entre l'Eglise militante, l'Eglise souffrante et l'Eglise triomphante. Il n'y est pas question de l'Enfer.

Quant aux Cieux et aux Enfers, il y a encore de nombreuses subdivisions, mais toujours dans l'optique d'une répartition hiérarchique des degrés de l'existence, qui sont en multiplicité indéfinie. Ainsi, les Cieux sont les états supérieurs de l'être, les Enfers ses états inférieurs, l'état humain étant le terme de comparaison qui sert de point de départ.

L'initiation véritable est une prise de possession consciente des états supérieurs, décrite symboliquement comme un « voyage céleste ». Mais elle est précédée de la descente aux Enfers, qui récapitule les états précédant logiquement l'état humain et participant à la « transformation » qui va s'accomplir.



Cette descente permet la manifestation des possibilités d'ordre inférieur portés par l'être à l'état non encore développé et qu'il doit épuiser avant de pouvoir se réaliser dans ses états supérieurs. Il explore ces états inférieurs en prenant conscience des traces qu'ils ont laissées en lui dans ses régions les plus obscures. C'est pourquoi les Enfers sont symboliquement représentés comme situés au centre et à l'intérieur de la Terre. Le Purgatoire est la région intermédiaire au sommet de laquelle Dante place le Paradis terrestre.

Le vrai but de l'initiation n'est pas seulement la restauration de l'état édénique, simple étape avant le voyage céleste, soit la conquête active des états supra humains.

L'état humain doit d'abord être amené à la plénitude de son expansion par la réalisation intégrale de ses possibilités propres, avant de s'élever vers les sphères planétaires et stellaires, les hiérarchies angéliques. Cette ascension au sommet de la montagne est une extension, le complet épanouissement de l'état humain.

Ce déploiement se fait dans le sens de l'« ampleur », puis de l'« exaltation », selon le vocabulaire de l'ésotérisme islamique.

Ce qui correspond à la division antique des petits et grands mystères.

Les trois parties de la Divine Comédie sont à rapprocher de la théorie hindoue des trois *gunas*, qualités ou tendances fondamentales dont procède tout être manifesté :

- *Sattwa* : conformité à l'essence pure de l'Être, identique à la lumière de la connaissance que symbolise la luminosité des sphères célestes, les états supérieurs, les Cieux
- *Rajas* : impulsion provoquant l'expansion de l'être dans un état déterminé ou son déploiement à un certain niveau de l'existence, la Terre ou le Purgatoire, le monde de l'homme
- *Tamas* : obscurité, ignorance, racine ténébreuse de l'être considéré dans ses états inférieurs, les Enfers.

On a ainsi le schéma de l'organisation des trois mondes, à partir du chaos primordial des possibilités et l'enchaînement des cycles de l'existence universelle via le passage par les états qui leur correspondent.

L'initiation ayant pour but l'accomplissement total de l'être s'effectue par les mêmes phases. Le processus initiatique reproduit le processus cosmogonique, selon l'analogie constitutive du macrocosme et du microcosme.

### **7. Les nombres symboliques**

Il y a pour Dante trois couples de nombres à valeur symbolique : 3 et 9, 7 et 22, 515 et 666.

La division générale du poème est ternaire. Le nombre 9 est celui de Béatrice ; il est le carré de 3, nombre des hiérarchies angéliques, des Cieux, mais aussi des cercles infernaux en raison du rapport de symétrie inverse entre Cieux et Enfers.

Le nombre 7 se retrouve dans les divisions du Purgatoire. Il est le nombre sacré par excellence et donne lieu à de multiples applications (sept planètes, sept arts libéraux...)

Le nombre 22 est lié à 7 par le rapport  $22/7$ , rapport de la circonférence au diamètre, soit ensemble le cercle, figure la plus parfaite pour les Pythagoriciens.

Le nombre 22 réunit les symboles de deux des *mouvements élémentaires* de la physique d'Aristote :

- Le mouvement local : 2
- L'altération : 20.

Notons que le troisième mouvement, dit de l'accroissement, est représenté par 1000. La somme de ces trois nombres, soit 1022, correspond au nombre des étoiles fixes.

Guénon ajoute que 22 est multiple de 11. Précisément, la plupart des scènes de l'Enfer comprennent 11 ou 22 strophes. Certains préludes et finales en ont 7. L'œuvre comprend 33 chants, autre multiple de 11, en lesquels se divise chacune des trois parties.

Certes, l'Enfer a 34 chants, mais le premier sert plutôt d'introduction générale permettant d'aboutir à la somme de 100.

De même, Dante a choisi des vers de 11 syllabes. Chaque strophe de 3 vers a 33 syllabes ; les ensembles de 11 et 22 strophes contiennent 33 et 66 vers, autres multiples de 11.

Le nombre 11 jouait un rôle important dans le symbolisme de certaines organisations initiatiques.

Dans la kabbale, les 22 lettres de l'alphabet hébraïque sont particulièrement essentielles. 33 est le nombre des années que le Christ a passées sur terre. C'est aussi l'âge du Rose+Croix en Maçonnerie, et le nombre de degrés du Rite Ecossais Ancien et Accepté. Le nombre 11 a été conservé dans le rituel du 33° degré écossais, où il est associé à la date de l'abolition de l'Ordre du Temple, comptée suivant l'ère maçonnique.

En arabe, 66 est la valeur numérique totale du nom d'Allah, 99 est celui des attributs divins, le centième étant imprononçable.

Par conséquent, l'emploi que fait Dante du nombre 11 constitue un véritable signe de reconnaissance, au sens sacré du terme.

Certains vers font d'ailleurs allusion à la destruction de l'Ordre du Temple, à la prédiction par Hugues Capet des crimes de Philippe le Bel, au *Nekam Adonai* des Kadosch Templiers.

On sait que Dante appartenait à des organisations procédant de l'Ordre du Temple et qui recueillirent une partie de son héritage. Il a donc soigneusement dissimulé certains messages à destination de ceux qui pouvaient seuls en connaître. Il fallut d'ailleurs attendre six siècles avant que leur message soit signalé publiquement.

Quant aux nombres 515 et 666, ils alternent régulièrement et s'opposent l'un à l'autre. Ainsi : 666 vers séparent la prophétie de Ciaccio de celle de Virgile ; 515 la prophétie de Farinata de celle de Ciaccio ; 666 s'interposent entre la prophétie de Brunetto Latini et celle de Farinata ; 515 entre la prophétie de Nicolas III et celle de Brunetto.

On sait que 666 est le nombre de la bête dans l'Apocalypse, la valeur numérique du nom de l'Antéchrist, alors que 515 est énoncé dans un sens radicalement contraire dans la prédiction de Béatrice : *« car sûrement je vois et je le narre. Des astres prêts à nous donner un temps libre de tout obstacle et toute gêne, dans lequel un cinq cent et dix et cinq, mandé par Dieu, occira la rapace, et ce géant qui fornique avec elle. »* (Purgatoire, XXXIII, 43-44)

Guénon y voit l'un des aspects de la conception générale que Dante se fait de l'Empire, l'Empereur étant alors comparable au monarque universel des Hindous, dont la fonction essentielle est de faire régner la paix sur terre.

11 est encore la somme des chiffres de 515, que l'on peut transposer en chiffres romains : DVX, soit le mot *Dux*. Ce *Dux* pourrait être Henri de Luxembourg, ou tout autre chef choisi par ces organisations templières pour réaliser le but qu'elles s'étaient assigné dans l'ordre social, ce que la Maçonnerie nomme le règne du Saint-Empire.

ENFER. CHANT PREMIER.

Rispuosemi : Non uomo, uomo già fui;  
e li parenti miei furon Lombardi,  
Mantovani per patria ambedui.

Nacqui sub Julio, ancor che fosse tardi,  
e vissi a Roma sotto il buon Augusto,  
al tempo degli dei falsi e bugiardi.



« Homme ne suis-je, homme je fus déjà », ☉ Dit-il, « & mes parents furent Lombards, ☉ Et de patrie Mantouans l'un & l'autre.

Je suis né sub Julio, bien que tard, ☉ Et je vécus à Rome sous Auguste, ☉ Au temps des dieux perfides & menteurs.

## 8. Les cycles cosmiques

Dante accomplit son voyage à travers les mondes pendant la semaine sainte, au moment qui correspond à l'équinoxe de printemps. A cette époque, les Cathares faisaient leurs initiations ; dans les chapitres maçonniques de Rose+Croix, on commémore la Cène le jeudi saint et les travaux reprennent symboliquement à trois heures le vendredi après-midi, au moment de la mort du Christ. En l'an 1300, le commencement de la semaine sainte correspond à la pleine lune, et c'est aussi à la pleine lune que les Noachites tiennent leurs assemblées.

L'année 1300 : Dante est au milieu de sa vie (il a alors 35 ans) ; elle marque pour lui le milieu des temps de la vie du monde. Celui-ci avait duré 65 siècles jusqu'à lui et devait encore se poursuivre 65 siècles après lui, soit 130 siècles, donc 130.000 ans. 13 siècles se sont écoulés depuis le début de l'ère chrétienne, le dixième de ce cycle.

L'addition des chiffres de 65 donne le nombre 11 ; celui-ci est décomposé en 6 et 5, nombres symboliques du macrocosme et du microcosme qui sortent tous deux de l'unité principale : le Un. Traduits en chiffres romains, 65 s'écrit LXV, ou LUX, que l'on peut lire « lumière ».

D'autre part, la durée de 13.000 ans est la demi-période de la précession des équinoxes, la « Grande année » des Perses et des Grecs qui y voyaient le temps s'écoulant entre deux renouveaux du monde, ou l'intervalle séparant les grands cataclysmes dans lesquels disparaissent des continents entiers comme l'Atlantide.

Dans la cosmologie hindoue, les nombres cycliques sont basés sur la période de la précession des équinoxes, phénomène fondamental dans l'application astronomique des lois cycliques. Dante est donc en phase avec les doctrines traditionnelles de l'Orient. René Guénon rappelle qu'il y a accord entre toutes les traditions dont les formes seules diffèrent. Ainsi, la théorie des quatre âges de l'humanité (or, argent, airain et fer) se trouve dans l'antiquité gréco-romaine, en Inde et en Amérique centrale.

Dante situe sa vision exactement au milieu de la « Grande année » où s'accomplit la révolution cyclique des cieux, toutes choses se retrouvant à la fin dans une position analogiquement correspondante à celle qu'elles avaient au commencement. Il ne s'agit nullement de « l'éternel retour » de Nietzsche que critique Guénon, puisque rien ne peut jamais revenir comme avant à l'identique.

Cette notion de cycle est aisément représentée géométriquement par une circonférence, que le diamètre horizontal partage en deux moitiés, soit les demi-périodes de la précession des équinoxes dont le commencement et la fin correspondent aux deux extrémités du diamètre. Traçons un rayon vertical partant du milieu du sommet de la demi-sphère supérieure jusqu'au milieu du diamètre horizontal et l'on aboutit au point médian qui est le « milieu des temps ». C'est le symbole alchimique du règne minéral. Surmontons cette figure d'une croix et l'on obtient le « globe du monde », hiéroglyphe de la Terre et emblème du pouvoir impérial.

Cette figure devait avoir pour Dante une valeur particulière : le point central correspondant géographiquement à Jérusalem, qui représentait pour lui le « pôle spirituel ». Aux antipodes de la ville sainte, donc à l'autre pôle, s'élève le mont du Purgatoire, au-dessus duquel brillent les quatre étoiles formant la constellation de la « Croix du Sud », et là est l'entrée des Cieux. Au-dessous de Jérusalem est l'entrée des Enfers. Cette opposition marque l'antithèse du « Christ douloureux » et du « Christ glorieux ».

La succession temporelle des deux moitiés d'un cycle, ces deux phases, représentent l'action de deux tendances adverses et complémentaires, action qui peut être simultanée ou successive. Etre au milieu du cycle c'est se placer à leur point d'équilibre, le centre de la « roue des choses » selon les hindous, le « lieu divin où se concilient les contrastes et les antinomies » selon les musulmans, ou encore l'« invariable milieu » de la tradition extrême-orientale. C'est le point fixe autour duquel s'effectue la rotation des sphères et la mutation perpétuelle du monde de la manifestation.

Précisément, le voyage de Dante s'accomplit suivant l'axe spirituel du monde, d'où l'on envisage toutes choses en mode permanent. L'initié doit identifier le centre de sa propre individualité avec le centre cosmique de l'état d'existence auquel il appartient, et qui constitue son point de départ vers les états supérieurs. Là est l'équilibre parfait, point central de l'axe reliant tous les états.



Voilà pourquoi Dante se place au centre du monde terrestre dans le temps et l'espace pour s'élever aux Cieux. Le poète suit le rayon vertical partant de la surface de la terre à son centre dans son premier voyage pour traverser les Enfers. Arrivé à ce point le plus bas, il entame sa remontée dans la direction opposée pour aboutir aux antipodes du point de départ, et ce en prolongeant le rayon au-delà du centre afin de compléter le diamètre vertical. Le cercle alors divisé par une croix est le symbole hermétique du règne végétal. On pense aux « arbres mystiques » du Purgatoire et du Paradis terrestre.

A la fin de la seconde partie du Paradis terrestre apparaît le règne animal avec une profusion de symboles animaux. Les trois règnes des diverses modalités de l'existence sont ainsi parcourus avant d'accéder à d'autres états.

Du Paradis terrestre à la Jérusalem terrestre, qui préfigure la Jérusalem céleste, de la chute de l'homme à son rétablissement dans l'ordre primordial, le cycle se trouve accompli. La descente de la Jérusalem céleste sur la terre, si elle marque la fin du cycle présent, est aussi le commencement d'un cycle futur.

René Guénon observe que, dans la tradition hindoue, le centre de l'être est désigné comme la « ville de Brahma ». Le rapprochement est encore évident entre l'Agneau du symbolisme chrétien et l'Agni védique représenté par un bélier. Tous deux sont liés au symbolisme du feu, associé à l'Amour transposé en un sens supérieur.

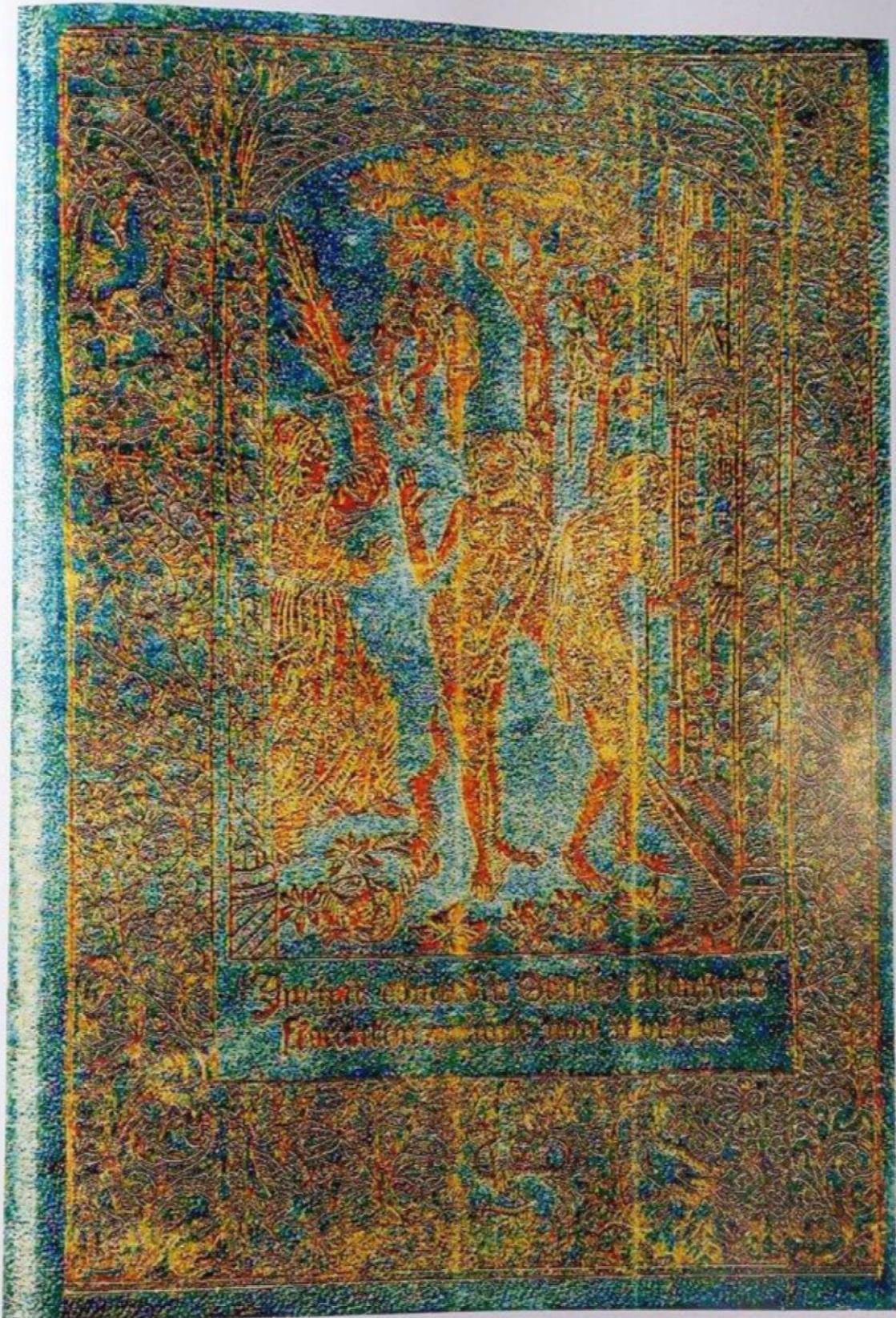
Si le point initial du cycle devient le terme de la traversée du monde terrestre, Dante fait alors allusion au « retour aux origines », à la restauration de l'état édénique, condition préalable pour la conquête des états supérieurs.



Le point équidistant des deux extrémités du diamètre de la sphère est le centre de la terre, soit le point le plus bas. On passe donc d'une phase de différenciation descendante à une phase ascendante de retour vers l'état principal. L'hermétisme les nomme « coagulation » et « solution » dans le Grand Œuvre alchimique. Contraction et condensation, puis expansion et dilatation. Le froid contracte les corps, ce pourquoi l'Enfer est gelé, alors que le chaud les dilate.

Les doctrines traditionnelles concordent avec la doctrine hermétique : le feu qui embrasera le monde, comme l'annoncent les Purânas de l'Inde ou l'Apocalypse, est l'agent de la « rénovation de la nature » ou de la « réintégration finale ».

Le centre de la terre représente alors le point extrême de la manifestation dans l'état d'existence considéré, à partir duquel se réalise un changement de direction : le fond des Enfers atteint, l'ascension ou le retour au principe peut commencer. Ce passage d'un hémisphère à l'autre se fait en contournant le corps de Lucifer, ce qui n'est pas sans rapport avec les mystères maçonniques de la Chambre du Milieu où il s'agit également de mort et de résurrection.



*Incipit comoedia Dantis Alagherii florentini natione non moribus.*